

Arthur B. et moi, durant ce récit de Jean Friel, nous nous regardions stupéfaits, ne sachant trop si notre jeune ami ne se permettait pas quelque sottise plaisanterie. Mais lui, sans daigner remarquer notre silence moqueur, continua du même ton :

—Vous pensez bien que je ne tardai pas à oublier cette image. Le lendemain, je n'y songeais plus. Des semaines, des mois, des ans s'écoulèrent, et seulement lorsque, par hasard, le mot "paricide" venait à mes oreilles, je revoyais dans un vague souvenir, les assassins, l'un accroupi sur les épaules du vieillard égorgé, l'autre debout l'arme au poing, au milieu d'un paysage ensoleillé, bordé par un rang de sapins verts.

Et sans doute ma mémoire n'eût jamais plus évoqué cette scène abominable, poursuivait Jean Friel d'une voix lugubrement altérée, si je n'avais pas vu... ce que je vois chaque nuit, et depuis quarante nuits...

Mon père a, d'un second mariage, sept enfants ; leur mère a été pour moi une seconde mère. Il faut élever les petits, et nous sommes dans la gêne. Je travaille donc au magasin un peu plus tard que les autres commis ; je n'en sors qu'à l'Angelus de huit heures et je rentre aussitôt au logis.

Sachez donc qu'un soir je revenais ainsi, chantant à pleine voix un refrain de caserne pour marquer le pas.

La lueur de la lampe brillait là-bas, derrière les châssis, et déjà il me semblait entendre les rires fous de mes petites sœurs, lorsque je vis...

Ah ! tenez, vous ne me croirez pas !... mais je vous donne ma parole d'honneur que c'est la vérité !... Ma parole d'honneur !

Je vis à dix pas de moi, vivement éclairé par une lumière sans foyer, un vieillard dont le sang coulait à flots d'une large blessure béante à son cou... Un homme, à la face bestiale, accroupi dans l'herbe... Puis un autre, livide, souillé de taches rouges... debout... une lame d'acier luisant à son poing.

En un mot, la reproduction exacte, en ses moindres détails de l'affiche de théâtre qui m'avait appris qu'il existe en ce bas monde des fils assez dénaturés pour arracher la vie à celui même qui la leur a donnée.

Mon premier mouvement fut de m'élancer... Une inexplicable sensation d'horreur me paralysa. L'angoisse me sécha la gorge. Avant que j'eusse pu crier, la vision disparut. Alors, tout tremblant que je fusse, les tempes moites de sueur, le cœur battant à rompre, j'essayais de me persuader que mes sens m'abusaient, que j'avais l'esprit malade, que j'étais halluciné...

Ces raisonnements me conduisirent jusqu'au logis, où j'apparus, blême, frissonnant, les traits convulsés. Je me plaignis d'un accès de fièvre.

—Et le lendemain ? demanda Arthur, aussi troublé que je l'étais moi-même, car on ne pouvait se méprendre à l'accent de Jean Friel, vibrant de vérité.

—Le lendemain ? Ce fut comme la veille. A la même heure, au même endroit, je revis les mêmes spectres dans la même attitude !... Et depuis lors, que j'aie passé par ce chemin ou par un autre chemin, seul ou avec mon père, qui ne vit jamais rien, lui !—l'apparition s'est produite, nette, presque tangible : elle dure presque l'espace d'une minute, puis s'évanouit.

—J'admets facilement, reprit Arthur, que vous ayez vu ce que vous dites... que vous l'ayez vu une fois... Mais que l'apparition se soit constamment renouvelée ! Dans quel but ? Dieu ne fait rien d'inutile,

—Présomptueux qui tenterait de pénétrer les desseins de Dieu !... Qui sait de quelle faute je porte la peine ! poursuivait Jean Friel, en martelant chaque mot de cette phrase qui sonna comme une accusation formidable.

Il n'y avait plus rien à dire après ces paroles, et le silence funèbre des émotions trop violentes pesa sur nous.

—Je n'ai fait cette confidence qu'à vous seuls ; gardez-la ; on pourrait en abuser... ou en rire, acheva le jeune homme.

Nous voulions accompagner Jean à la Petite-Rivière. Il refusa. A quoi bon ! Ne fallait-il pas

qu'un jour ou l'autre la cause lui fût révélée de cette épreuve expiatoire que Dieu lui imposait !

* *

Or, il advint que je quittai Québec le lendemain de ce fameux souper à trois, et je partis sans dire adieu à Jean Friel.

Une semaine après, je recevais de Arthur B... une lettre ainsi conçue :

" Mon cher ami, ce matin, à l'aube, des voyageurs ont trouvé sur la route de la Petite-Rivière le corps de Jean Friel, inanimé, froid, déjà froidi. Le docteur Ahem a constaté le décès, qu'il attribue à la rupture d'un anévrisme. Vous et moi nous savons bien, n'est-ce pas ? que le docteur Ahem s'est trompé. Dieu nous garde ! "

* *

NOTES ET FAITS

A l'impossible nul n'est tenu

On sait que la langue française comporte un certain nombre de mots auxquels il n'est pas facile de trouver de rimes. Une dame ayant demandé à un poète une rime pour le mot *coiffe*, celui-ci répondit avec esprit, mais sans galanterie :

—Je n'en trouverai pas, car ce qui appartient à la tête d'une femme n'a ni rime ni raison.

* * * *

L'origine de la valse

Dans un de nos derniers numéros, nous avons parlé de l'origine de la polka, parlons aujourd'hui de l'origine de la valse.

Jusqu'à ce jour on attribuait l'invention de la valse à deux temps aux Suisses, et celles de la valse à trois temps aux Allemands.

Une jeune Américaine, qui vient de faire un long voyage en Afrique, a découvert que ce divertissement chorégraphique a été imaginé par... les autruches.

Il paraît qu'au lever du soleil, chaque matin, ces aimables oiseaux se rassemblent par bandes, et commencent un pas régulier qui n'est autre que la valse. Peu à peu, ils s'excitent, pressent le mouvement et s'entraînent en vertigineux tourbillons.

Voilà qui doit arrêter les rivalités entre la Suisse et l'Allemagne.

La valse est autrichienne !

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme

C'est quand elle est entre les deux.

EMILE RICHEBOURG.

* * * *

L'âge le plus charmant pour la femme, est celui où elle ne se contente plus d'être aimée et commence à aimer à son tour. Il varie donc avec les femmes sans toutefois dépasser quarante ans.

ARMAND SYLVESTRE.

* * * *

L'âge le plus charmant de la femme ?... problème ardu pour qui la hait, facile pour qui l'aime ! Tous les âges, dis-je ; oui ; quand son âme encor sur sa lèvres d'enfant volige en un sourire ; Quand, vierge, elle rougit du rêve qu'il attire ; Quand, mère, sur son cœur étroit son trésor, Elle jette, orgueilleuse, un chant exempt d'alarmes A l'avenir heureux entre ses bras bercé ; Quand, aïeule, elle envoie un baiser plein de larmes, Avec son dernier souffle, aux ombres du passé !

JULES BARBIER.

* * * *

Plus bizarre que la tour Eiffel

Il y aura un clou à la prochaine exposition d'Anvers. Un ingénieur de Bruxelles a conçu le projet d'un château aérien planant à 1,800 pieds de hauteur au moyen de deux ballons cylindriques à douze compartiment étanches, d'une capacité de 89,000 mètres cubes. La force ascensionnelle serait au moins double de celle qu'il faut pour soulever tout le matériel de 100 à 150 personnes. La capacité du ballon serait assurée par des cordes

tendues diagonalement, et de petits ballons glissant entre des coulisses serviraient d'ascenseurs.

Avec le radeau aérien à douze compartiments la force ascensionnelle restera toujours infiniment supérieure à ce qu'elle doit être ; on se promènera donc parmi les restaurants du radeau aérien à une altitude de 1,800 pieds, avec une sécurité complète. Le château aérien pourra déployer sous sa plateforme un immense éclairage électrique.

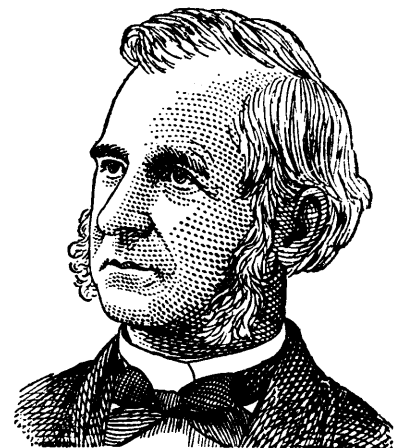
* * * *

Les Chinois

Les Chinois qu'on repousse d'Amérique et que l'Europe redoute, vont, paraît-il, trouver un nouveau champ d'expansion, en Afrique. On vient de faire débarquer un convoi de 540 fils de l'empire du Milieu à Matadi port de l'Etat indépendant du Congo, où ils seront employés à la construction de la voie ferrée qu'on établit en ce moment entre le haut et le bas Congo. L'essai d'acclimatation de la race jaune en Afrique est une tentative des plus intéressantes—pour les Chinois ; car on sait avec quelle âpreté les nations civilisées des deux hémisphères s'opposent à l'immigration dans leur pays de cette race prolifique, qui se substitue si facilement aux travailleurs européens. L'introduction de cet élément nouveau sur la terre d'Afrique aura donc des conséquences considérables tant pour le peuple chinois que pour la mise en valeur des territoires du grand et mystérieux continent. Ajoutons qu'une colonie peu considérable de Chinois est installée, depuis quelques années déjà dans la colonie du Cap, où elle est employée, avec succès, aux travaux agricoles.

JE VOTE POUR CELLE DE HOOD

Quarante ans de Ministère



Rev. W. R. Puffer

" Ayant pris de la Sarsepareille de Hood durant cinq mois, je suis convaincu que c'est un excellent remède. Depuis des années je souffrais de RHUMATISMES par tout le corps, mais particulièrement dans le bras droit, de l'épaule au coude, et si fort que je craignais

D'EN PERDRE L'USAGE

Je sentis du mieux dès que j'eus commencé à me servir de la Sarsepareille de Hood et quand j'en eus pris quatre bouteilles, le rhumatisme me laissa définitivement. J'ai été ministre M. E. pendant quarante ans, et parmi plusieurs autres malades des sédentaires, j'ai souffert

La Sarsepareille de Hood GUERIT

de DYSPEPSIE et INSOMNIE, mais depuis que je prends de la Sarsepareille de Hood j'ai bon appétit, digère bien, ai gagné beaucoup de poids et dors mieux. Je vote pour celle de Hood.

Rev. W. R. PUFFER, Richford, Vt.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures pilules d'après dîner ; elles aident la digestion et guérissent le mal de tête. 25c.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728